

plièrent ; les administrations de Jean de Bavière, de Louis de Bourbon, de Ferdinand et de Maximilien de Bavière furent souillées de sang.

Le peuple succomba sous les forces toujours renaissantes de ses ennemis ; mais il ne cessa de se montrer digne de ses ancêtres et de ses libertés, et maintes fois il étonna ses adversaires par ses traits de courage et d'héroïsme.

Ces quelques lignes nous donnent l'idée générale de l'histoire de Liège depuis Arnold de Hornes jusqu'à Maximilien de Bavière.

L'un des princes qui méconnurent le plus les droits du peuple, ce fut *Jean de Bavière*, successeur d'Arnold de Hornes (1390).

C'était un jeune homme de dix-sept ans, frivole, avide de plaisirs, ayant de grands vices et ne possédant aucune vertu. Mais il appartenait à une famille illustre : frère du comte de Hainaut et de Hollande, Guillaume IV, et beau-frère du puissant duc de Bourgogne, Jean-sans-Peur, il dut à cette parenté son élévation à la dignité de prince-évêque de Liège.

Il ressemblait sous plusieurs rapports à Henri de Gueldre ; il n'était pas dans les ordres et n'avait aucune vocation pour y entrer. En briguant la dignité épiscopale, il n'avait eu d'autre but que celui de s'enrichir de plus en plus, de briller parmi les grands du siècle, et de satisfaire ainsi son ambition et ses goûts déréglés des plaisirs mondains.

D'ailleurs Jean de Bavière n'était pas seulement un homme ambitieux, frivole et dissolu : c'était en même temps un despote aussi orgueilleux que vindicatif.

Il le prouva le jour même de son entrée solennelle dans la cité ; car ce jour, qui aurait dû être un jour de pardon, de joie et d'allégresse universelle, il le souilla par un acte d'atroce vengeance.

Un banquet était offert à l'Élu. L'un des convives, langue pétulante et peu mesurée, se permit quelques plaisanteries sur l'âge et les habitudes du nouvel évêque. A ces propos déplacés sans doute, mais innocents peut-être, le jeune prince fit saisir l'imprudent bourgeois, le fit battre de verges sur la place du Marché et lui fit couper le poing dans le but, disait-il, d'apprendre aux Liégeois à arrêter la pétulance de leur langue !

Jean de Bavière ;
son caractère.

CHAPITRE IX

JEAN DE BAVIÈRE.

Bataille d'Othée et abolition de la constitution démocratique.

SOMMAIRE. — Idée générale de l'histoire de Liège depuis Arnold de Hornes jusqu'à Maximilien de Bavière. — Avènement et caractère de Jean de Bavière. — Opposition des Haydroits. — Soulèvement général. — Nomination d'un mambour. — Siège de Maestricht. — Bataille d'Othée. — Terrible vengeance de Jean de Bavière. — Abdicacion et mort de Jean-sans-Pitié.

La longue querelle des Grands et des Petits était terminée, et Liège se trouvait en possession d'une constitution qui proclamait l'égalité et les droits de tous. Mais des princes avides de domination cherchèrent bientôt à revenir sur les concessions faites par leurs prédécesseurs et à affaiblir les privilèges de la nation. Quelque puissants que fussent ces princes, le peuple n'hésita pas à recourir aux armes et à engager une lutte nouvelle.

Cette lutte fut acharnée de part et d'autre : nos princes appartenaient pour la plupart à des familles puissantes ; et, comme ils ne reculaient devant aucun moyen pour réduire leurs sujets qu'ils traitaient de rebelles, ils appelèrent à leur secours des armées étrangères. Les combats et les persécutions se multi-

Idée générale de l'histoire de Liège depuis Arnold de Hornes jusqu'au triomphe de Maximilien de Bavière.

Le peuple eut donc bientôt apprécié son nouvel évêque, et celui-ci ne fit rien pour effacer la mauvaise impression qu'il avait produite d'abord sur l'esprit de tous.

Il continua à mener une vie de chevalier dissolu, ne venant pour ainsi dire dans sa capitale que pour se procurer de l'argent, poursuivant les plaisirs de cour en cour, voyageant sans cesse de Bruges à Mons, de France en Hollande, et se distinguant partout par ses manières frivoles et dissipées, autant que par son caractère hautain et rancunier.

L'anecdote qu'on va lire fera juger de son caractère.

Un jour qu'il était à la cour de France avec son parent, le duc de Bourgogne, quelques jeunes seigneurs le provoquèrent dans l'espoir de lui gagner son argent. Comme le jeu était une de ses passions dominantes, il accepta avec empressement. On joua de fortes sommes, et la fortune le favorisa tellement qu'il dépouilla complètement ses adversaires. Alors ceux-ci, pleins de dépit, s'écrièrent : « Voyez donc ce prêtre qui nous a tout gagné ! » Aussitôt Jean de Bavière, se levant, répondit furieux : « Je ne suis pas prêtre ; quant à votre argent je n'en ai que faire ! » et il le jeta à leurs pieds et s'en alla.

Les Liégeois étaient animés de sentiments nobles et fiers ; ils tenaient à leur dignité autant qu'à leurs privilèges ; ils se sentirent finalement humiliés d'être gouvernés par un jeune homme dissolu et despote, n'ayant pour lui que ses titres de noblesse.

Dix années s'écoulèrent sans amener aucune secousse violente. Mais le mécontentement grandit peu à peu ; une opposition puissante, celle des *Haydroits* (nom que les partisans de l'évêque lui donnèrent), se forma contre l'administration du prince ; et, comme celui-ci persistait dans ses actes arbitraires, la révolte éclata enfin à l'occasion d'une circonstance assez insignifiante en elle-même.

Les habitants de Seraing jouissaient de temps immémorial du droit de couper et d'enlever du bois mort dans la forêt de la Haide, qui appartenait au chapitre et à l'État.

Jean de Bavière ne voulut pas reconnaître ce droit, et fit condamner par les échevins ceux qui en avaient usé.

Les bourgeois de Seraing refusèrent de se soumettre à la

Opposition
des Haydroits.

sentence. Les bourgmestres se déclarèrent pour eux et lancèrent un décret de bannissement contre les échevins.

Le prince prit fait et cause pour ces derniers. Les magistrats de la commune furent cités à comparaître devant lui pour être jugés par le tribunal de l'*Anneau du Palais*, qui n'était plus en activité depuis longtemps.

Le peuple alors se mit de la partie : pendant trois séances consécutives il empêcha, par ses huées et ses clameurs, la lecture de la sentence. En même temps les villes renouèrent leur ancienne confédération ; les bannis et les proscrits revinrent, l'effervescence devint générale, si bien que l'Élu, craignant pour sa vie, se retira à Diest.

Pendant les Liégeois ne désiraient pas la guerre. Un arrangement intervint, et le souverain, ayant promis de respecter les privilèges de la nation, rentra bientôt dans ses États.

Cette première leçon ne profita guère à l'incorrigible prince. Rétabli sur son siège, il s'adonna de nouveau à la tyrannie, à son goût prononcé pour la vie des camps, à son ancien libéralisme, et se montra plus obstiné que jamais à refuser les ordres sacrés. On disait même qu'il entretenait des intelligences avec son beau-frère de Bourgogne pour séculariser l'évêché, c'est-à-dire pour en faire à son profit une principauté laïque.

Une nouvelle insurrection plus violente ne tarda pas à éclater. Jean de Bavière dut s'enfuir une seconde fois.

Les *Haydroits* restèrent ainsi maîtres de la ville, et, comme on n'avait plus aucune confiance dans le prince et qu'on voulait pour chef un évêque et non pas un chevalier, l'on résolut de proclamer la déchéance de Jean de Bavière et de procéder immédiatement à la nomination d'un mambour.

Cette nomination rencontra de graves difficultés ; enfin l'on jeta les yeux sur *Henri de Hornes, seigneur de Perwez*, père du jeune *Thierry*, chanoine de St-Lambert.

C'était un chevalier digne de tout éloge et capable de conduire une armée. Mais c'était en même temps un vieillard prudent et plein d'expérience, qui ne devait guère être disposé à accepter une mission aussi périlleuse.

Le bourgmestre Jean de la Chaussée se chargea du soin d'aplanir la difficulté et d'amener les négociations à bonne fin.

Fuite
de Jean de Bavière
et nomination
d'un mambour.

Homme adroit et rusé, il s'adressa d'abord à la dame de Perwez : il savait que cette dame exerçait sur son mari un empire absolu, et que, comme toutes les personnes de son sexe, elle se laisserait plus facilement éblouir par les richesses et les honneurs qui attendaient la famille de l'élu de la nation.

Il flatta donc habilement l'amour-propre de la châtelaine ; il lui dit que, de toutes les grandes familles du pays, la sienne seule pouvait sauver la patrie, puisque seule elle pouvait fournir aux Liégeois non-seulement un mambour, mais encore un évêque ; que les Liégeois étaient assurés de la victoire s'ils avaient à leur tête un capitaine aussi brave que son illustre époux Henri de Hornes, et que l'élection de son fils Thierry à la dignité épiscopale comblerait tous leurs vœux : « Que le sire de Perwez » arrive donc à Liège, dit-il en terminant ; il y sera reçu en » triomphe. Le palais de l'évêque l'attend ; les trésors et les » revenus de la mense épiscopale lui appartiennent. »

La châtelaine fut bientôt convaincue, et alla sans retard trouver son mari. Celui-ci eut beau invoquer son honneur, ses serments, ses devoirs ; elle plaida si bien la cause de sa famille et surtout celle de son fils Thierry, qu'elle vainquit tous ses scrupules. Le vieillard céda et donna sa parole, mais en tremblant.

A la nouvelle de l'heureuse réussite des négociations, les États se hâtèrent de prononcer la déchéance de Jean de Bavière, de proclamer Henri de Perwez régent ou mambour du pays, et d'acclamer comme évêque le jeune Thierry, fils du mambour.

Les chanoines protestèrent à bon droit contre ces décisions ; mais leurs protestations restèrent vaines : on les destitua, et on les remplaça par des prêtres plus complaisants qui confirmèrent l'élection.

On ne s'en tint pas là : les partisans de Jean de Bavière furent traités sans pitié ; leurs demeures furent incendiées, leurs biens confisqués, et plusieurs d'entre eux, qui n'avaient pas quitté la ville, furent saisis et décapités au pied des degrés de St-Lambert sous les yeux mêmes de Henri de Horne et de son fils, qui firent d'inutiles efforts pour arrêter l'effervescence populaire.

La guerre était donc inévitable. Le prince, se sentant trop faible pour entrer en campagne, alla se renfermer dans les

fortifications de Maestricht, ville dont il partageait la souveraineté avec le duc de Brabant.

Les Liégeois coururent l'y assiéger : depuis le 23 novembre 1407 jusqu'au 7 janvier de l'année suivante, ils ne cessèrent de battre avec la plus grande vigueur les épaisses murailles de la forteresse. Mais un hiver terrible survint ; la Meuse fut gelée pendant six semaines ; de Jemeppe à Maestricht, les plus lourds chariots la traversaient sans danger. Ce froid excessif força les assiégeants à opérer leur retraite ; toutefois, dès la fin de mai, ils reprirent le blocus avec une ardeur nouvelle.

Voyant que la situation devenait de jour en jour plus critique, Jean de Bavière demanda à négocier et supplia ses adversaires de mettre fin à une lutte impie.

Les Liégeois ne répondirent à ses avances que par de sanglantes insultes.

En réponse aux lettres du prince, ils envoyèrent à celui-ci un paquet qui semblait renfermer d'importantes dépêches. Il était bien arrangé, bien ficelé, bien cacheté ; sept grands sceaux aux armes de la province y étaient appendus. Mais le prince, ayant ouvert ce paquet, n'y trouva que de la bouse de vache, et, en examinant les sceaux, il put se convaincre qu'ils étaient pétris de la même matière.

A cet indigne outrage, Jean de Bavière entra dans des transports de colère. Il se fit amener tous les prisonniers liégeois qui étaient en son pouvoir et en fit pendre un grand nombre à des potences dressées en face des assiégeants ; quant aux autres, il leur fit arracher les yeux, et, par une dérision atroce, il les renvoya au camp conduits par un borgne, qu'il n'avait mutilé qu'à moitié afin qu'il pût servir de guide à ses malheureux compagnons.

Dès lors il n'y avait plus de réconciliation possible entre Jean de Bavière et son peuple. Le prince s'était déjà adressé à sa famille : il réitéra ses demandes, et bientôt une armée nombreuse, commandée par le duc de Bourgogne et le comte de Hainaut, entra dans les terres de Liège.

A cette nouvelle, les Liégeois levèrent précipitamment le siège et revinrent dans la cité pour se préparer à une défense énergique. La cloche du ban résonna et annonça au loin le danger

qui menaçait la patrie. Tout le monde répondit à l'appel : 32,000 hommes se réunirent sous la bannière de saint Lambert, et l'on marcha à la rencontre de l'ennemi.

Bataille d'Othée.

Bientôt les deux armées se trouvèrent en présence dans la plaine d'Othée (23 septembre 1408). Elles étaient à peu près égales en nombre ; mais l'armée liégeoise n'avait avec elle que 500 hommes à cheval et se composait presque exclusivement de gens de métiers, rassemblés à la hâte et peu habitués au maniement des armes. Celle des princes, au contraire, renfermait l'élite de la noblesse de Flandre, de Hainaut, de Brabant et de Bourgogne, et comptait par conséquent dans ses rangs une cavalerie aussi nombreuse que bien exercée (1).

Les Liégeois cependant n'hésitèrent pas un moment : ils se déliaient même du mambour parce que celui-ci leur avait déconseillé de livrer bataille en rase campagne. Ils attendirent donc avec impatience le signal du combat ; et, lorsque le duc eut enfin donné ce signal, ils y répondirent en agitant leurs armes et en poussant le cri de guerre : *Saint Lambert ! Saint Lambert !* Se serrant ensuite en masses profondes et compactes, ils repoussèrent à différentes reprises les assauts désespérés de la cavalerie ennemie.

La victoire fut longtemps indécise ; enfin les nôtres se virent enveloppés de toutes parts, comme dans un cercle de fer : attaqués en flanc et sur leurs derrières, enfermés dans un espace étroit, pressés de plus en plus les uns contre les autres, ils ne purent plus faire usage de leurs armes et tombèrent presque tous sans vengeance sous les coups redoublés de leurs ennemis.

L'action avait à peine duré trois heures, et 26,000 des nôtres gisaient sur le champ de bataille !

(1) Au moment où l'on allait en venir aux mains, disent les chroniques, un étrange phénomène attira pour quelques instants l'attention des deux armées. Deux grandes troupes d'oiseaux, composées l'une de corbeaux, l'autre de milans et d'éperviers, se rencontrèrent au-dessus du champ de bataille et s'y livrèrent un combat acharné. Les corbeaux furent presque tous détruits. Chacun vit dans ce combat un pronostic heureux, car chacun l'interpréta en sa faveur. Après la bataille, on convint généralement que les corbeaux n'avaient pu représenter que les Liégeois.

Cependant tout le monde avait fait son devoir. Le sire de Perwez s'était signalé entre tous : pendant toute la durée de la lutte, on l'avait toujours distingué au milieu des ennemis et par sa haute taille et par les coups terribles qu'il portait. Il tomba avec son fils non loin de la bannière de Bourgogne. Les soldats s'étaient montrés dignes de leur chef : le duc avoua lui-même que jamais il n'avait vu des gens se battre aussi bien et tenir aussi longtemps.

Heureux ceux qui avaient succombé dans cette journée néfaste ! Heureux ceux qui étaient morts glorieusement les armes à la main ! La vengeance de Jean de Bavière ne pouvait plus les atteindre, et ils ne furent pas témoins des scènes sanglantes dont la patrie allait devenir le théâtre.

Vengeance
de Jean de Bavière.

Jean de Bavière n'avait pas assisté à la bataille ; mais, dès le lendemain matin, il se hâta d'accourir pour jouir du lugubre spectacle que présentait la plaine d'Othée. La tête du mambour et celle du jeune Thierry lui furent présentées en guise de trophées ; il les fit envoyer à Maestricht. On lui amena en même temps trois chefs des révoltés, qu'on venait de retirer vivants du milieu des cadavres : l'un fut pendu à un arbre, l'autre décapité, le troisième écartelé.

Cependant Liège était plongé dans la consternation la plus profonde. Loin de songer encore à une résistance inutile, on était prêt à se soumettre aux conditions les plus dures, les plus humiliantes.

Bourgeois et prêtres sortirent en grand nombre de la ville, deux à deux, en costume de suppliants, en chemise, la corde au cou et la tête nue, pour implorer le pardon de leur faute.

Arrivés dans les plaines voisines de Bolsée où se trouvaient l'armée et les princes, ils se jetèrent à genoux et crièrent : Grâce ! Grâce ! Mais l'Élu se montra sans pitié : ni la pensée des 26,000 cadavres qui couvraient les terres d'Othée, ni la vue de tout un peuple prosterné à ses pieds, rien ne put émouvoir son cœur. Pour toute réponse il fit signe au bourreau, et celui-ci, s'étant saisi des principaux d'entre les suppliants, les exécuta sur le champ et jeta leurs corps dans les carrières voisines.

En même temps Jean de Jeumont, le lieutenant du prince, entra dans la ville et s'y montra le digne représentant de son

maître. Les fugitifs furent recherchés de tous côtés ; les exécutions se succédèrent sans relâche : ni les femmes ni les enfants ne furent épargnés. Des nombreuses victimes de cette terrible réaction, les unes furent pendues, d'autres égorgées, d'autres écartelées, d'autres enfin, réunies en masse sur le Pont-des-Arches, furent précipitées dans la Meuse.

« Plutôt tigre que pasteur, dit un historien, le prince ne » pouvait se soûler de carnage... On ne voyait autour de » la ville que des forêts de roues et de gibets. La Meuse regor- » geait de la foule des malheureux qu'on y précipitait attachés » deux à deux et dos contre dos. »

Huy, Dinant, Tongres, Saint-Trond, etc., n'échappèrent pas non plus à la vengeance du vainqueur : partout les Haydroits et leurs amis furent poursuivis avec la dernière rigueur.

Il est presque inutile d'ajouter que le pays perdit du même coup toutes ses libertés et tous ses privilèges qui lui avaient coûté tant d'efforts, tant de combats et tant de sang.

Les drapeaux des métiers furent brûlés sur la place publique ; les lettres, chartes et registres concernant les droits, les privilèges et les coutumes du pays, en un mot tout ce que la nation avait de plus précieux, tout fut emballé et envoyé à Mons. Dès lors plus de confédération entre les bonnes villes, plus de milices, plus de forteresses communales, plus d'élections par le peuple, plus de tribunal des XXII, plus d'associations de métiers, mais l'autorité d'un seul disposant à son gré des forces et des revenus de la principauté.

Cette vengeance atroce valut à l'Élu le surnom de *sans pitié* que la postérité lui a conservé, de même que la valeur que le duc Jean de Bourgogne avait déployée à Othée en combattant les braves Liégeois lui valut celui de *sans peur*.

Le chapitre et en général tous ceux qui étaient restés fidèles au prince firent de généreux efforts pour arrêter l'exécution des mesures violentes qu'on venait de prendre. L'empereur Sigismond lui-même, quoique proche parent de l'Élu, eut pitié des Liégeois. Il écouta leurs plaintes et déclara nulle la sentence par laquelle on avait enlevé au peuple ses libertés et ses privilèges ; mais il était trop faible pour faire exécuter ses ordres, et Jean-sans-Pitié continua à régner en vengeur et en despote.

Cependant l'Élu n'en fut pas plus heureux. Comment aurait-il pu être à son aise au milieu de ce peuple qu'il tyrannisait, qu'il avait ruiné, et où il ne voyait personne qui n'eût à lui reprocher la mort de l'un des siens, personne peut-être qui ne rêvât la vengeance ?

D'ailleurs sa position de prince ecclésiastique était assez fautive : il n'était que sous-diacre. Il forma donc le projet de renoncer à son titre et à son évêché.

La mort de son frère Guillaume, comte de Hainaut, de Hollande, etc., lui offrit une occasion favorable d'exécuter ce projet.

Cette mort, en effet, ouvrait un vaste champ à son ambition. Le comte défunt ne laissait qu'une fille, Jacqueline ; l'Élu s'imagina qu'il serait facile de la frustrer de son héritage.

Pour achever de le décider et se débarrasser de lui, les Liégeois lui offrirent, par l'intermédiaire du bourgmestre Wathieu d'Athin, une forte somme d'argent dont il avait besoin pour faire réussir l'entreprise qu'il allait tenter.

Jean-sans-Pitié se démit donc de ses fonctions et alla dans le Hainaut élever d'injustes prétentions sur l'héritage de sa nièce (1418). Il essaya d'abord d'épouser Jacqueline ; mais la princesse ayant repoussé ses offres avec dégoût, il épousa Elisabeth de Gorlitz, la nièce de l'empereur, et courut aux armes pour dépouiller celle dont il aurait dû être le protecteur.

Il ne réussit qu'à moitié, et mourut empoisonné dans le comté de Hollande dont il s'était emparé.

On dit que près d'expirer il reconnut ses torts et s'écria : « Noble pays de Liège, pourquoi vous ai-je quitté, pourquoi » vous ai-je tant maltraité, vous qui n'avez jamais attenté à la » vie de vos seigneurs ! »

HISTOIRE
DU
PAYS DE LIÈGE

RACONTÉE AUX ENFANTS

PAR

F. TYCHON

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES

Ouvrage couronné par la Société libre d'Émulation de Liège, précédé
du Rapport présenté au nom du jury par M. A. LE ROY, professeur
ordinaire à l'Université de la même ville.

LIÈGE

IMPRIMERIE DE L. DE THIER ET F. LOVINFOSSE

—
1866
—

TOUS DROITS RÉSERVÉS

